



Plantée sous la pluie battante, Amber Green soupira. *Ce qu'on ne faisait pas pour faire plaisir à sa famille, pensa-t-elle.*

Pendant que le taxi s'éloignait, elle vida d'une traite ce qui lui restait du café qu'elle avait acheté à l'aéroport d'Heathrow, même si le siroter lui aurait permis de conserver la sensation de chaleur dans ses doigts plus longtemps. Elle se fichait de ce froid de canard. Elle avait trop besoin de caféine.

Sa nuit de vol agité depuis JFK, à essayer de trouver une position confortable dans un siège économique exigu, ne lui avait pas permis de dormir. Le passager d'à côté avait également monopolisé la majeure partie de son espace personnel, si bien qu'elle s'était retrouvée collée au hublot glacé la quasi totalité du trajet.

Pour couronner le tout, la compagnie aérienne avait envoyé par erreur ses bagages aux Caraïbes. Ses valises étaient probablement en train de savourer un cocktail sur une plage ensoleillée tandis qu'elle se trouvait dans le village anglais humide de Cranbridge. Elle aurait bien aimé pouvoir les rejoindre.

Le décalage horaire se faisait sentir, elle était épuisée et n'avait aucune envie de se trouver là. Et pour-

tant, elle y était. À trente ans, elle obéissait encore aux injonctions et s'efforçait de plaire à tout le monde sauf à elle-même.

— Tu iras, n'est-ce pas ? lui avait dicté sa mère au téléphone, il y avait quinze jours à peine. Cathy est ma plus vieille amie et ta marraine.

— Que je n'ai pas vue depuis une dizaine d'années, lui avait rappelé Amber.

— Ça n'a pas d'importance, avait répliqué sa mère qui, comme d'habitude, n'avait pas tenu compte du point de vue de sa fille. Tu sais qu'on se parle presque tous les jours. Ça me brise le cœur de ne plus voir ma meilleure amie. Elle est comme une sœur pour moi. Elle a eu une période très difficile, entre son veuvage et ses problèmes de santé. J'ai pensé que tu pourrais faire un saut chez elle pour lui remonter le moral avant de venir chez nous.

— Faire un saut ? s'était esclaffée Amber, incrédule. Maman, je suis à New York ! Tu viens de déménager en Nouvelle-Zélande. L'Angleterre est à l'autre bout du monde.

— Oh, ce n'est pas grave, avait répondu sa mère. Des gens prennent des vols pour l'Angleterre tous les jours à partir de New York.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, avait protesté Amber en levant les yeux au ciel, de son côté de la ligne téléphonique. Écoute, je n'ai pas le temps pour ça. Je dois trouver un travail.

— Tu pourrais peut-être en trouver un à Cranbridge. Il y a pas mal de boutiques, dont celle de Cathy, bien sûr. *Cranbridge Stores* est dans le village depuis toujours. Et c'est charmant.

Amber ne voulait pas contrarier sa mère, mais le commerce local de Cathy ne ressemblait pas vraiment à *Saks Fifth Avenue* à New York.

Mais tu ne travailles plus chez Saks, avait dû se remémorer Amber. Le secteur du commerce de détail étant partout en difficulté, même les boutiques de luxe de Manhattan n'étaient pas à l'abri de la récession économique. Elle s'était donc retrouvée incluse dans la vague de licenciements récents qui avait frappé le célèbre grand magasin.

Elle se sentait encore engourdie par le choc de ce licenciement, après deux années passées à travailler à New York. Par manque d'autre emploi en vue, elle avait vu expirer son visa de travail : elle ne pouvait plus vivre et travailler aux États-Unis. En raison de la crise financière qui se propageait à travers le monde, aucun des grands magasins d'Angleterre n'embauchait plus d'étalagistes. Faute de recrutement, sa carrière et sa vie s'étaient brutalement arrêtées.

Quitter les États-Unis était déjà difficile, mais pour ne rien arranger, ses parents ne vivaient plus en Angleterre. Aussi loin qu'Amber se souvienne, ils avaient toujours été à l'affût de leur prochaine grande aventure. Elle avait passé toute son enfance à les suivre dans leurs déménagements, du nord au sud du pays et vice-versa, tandis qu'ils s'essayaient ici à la gestion d'un restaurant, là d'une chambre d'hôtes, d'une librairie et faisaient même une brève incursion dans le monde de la distillerie du gin.

Mais cette fois-ci, ils s'étaient vraiment surpassés en émigrant en Nouvelle-Zélande, quelques mois plus tôt, pour devenir éleveurs de moutons, alors qu'ils n'avaient jamais eu le moindre mouton ni même géré une ferme !

Elle n'avait pas d'autre famille proche en Angleterre et ses parents n'y étaient jamais restés assez longtemps pour qu'elle se fasse de vrais amis pendant son enfance. En tant que fille unique, elle avait commencé sa vie dans la solitude, et l'avait poursuivie ainsi à l'âge adulte.

Elle s'était sentie complètement à la dérive face à la tournure inattendue qu'avait prise sa vie cet été. L'agencement de vitrines et le design avaient été sa bouée de sauvetage dans les moments les plus solitaires de sa vie. C'était une occupation sur laquelle s'appuyer lorsque les choses devenaient vraiment difficiles. Et maintenant, elle n'avait même plus ce réconfort-là.

Lorsque sa mère lui avait proposé de venir vivre avec eux en Nouvelle-Zélande, Amber avait ironisé sur les possibilités de carrière limitées pour elle dans un élevage de moutons.

Et regarde où tu as échoué à la place, pensa-t-elle, plantée sous la bruine de cette matinée d'automne.

— Tu vas adorer Cranbridge, lui avait dit sa mère. Tu aimais jouer dans la rivière quand tu étais petite.

— Je ne m'en souviens même pas, avait-elle répliqué.

— J'ai toujours aimé retourner voir Cathy là-bas. J'y ai grandi, tu sais. Les gens sont adorables. C'est un très beau village, très animé. Cela te fera des vacances agréables après avoir travaillé si dur.

Amber observa la rivière qui séparait le village en deux. « Animé » n'était pas tout à fait le qualificatif qui lui viendrait à l'esprit. « Désert », plutôt. Elle ne savait pas de quel village avait parlé sa mère, mais ce n'était certainement pas du Cranbridge de ce lundi matin.

La seule chose qu'elle devait bien lui concéder, c'était le cadre en effet plutôt joli, avec ses cottages en brique

couleur sable qui longeaient les berges de la rivière et les collines verdoyantes qui, entourant le village, se profilaient entre chaque maison. Au lieu d'une rue principale, le bourg s'étalait le long de la rivière, large et peu profonde, que traversaient trois anciens ponts piétonniers de pierre bâtis au-dessus du flot bouillonnant de son eau claire.

À côté de l'endroit où elle se trouvait, il y avait un pub, dont l'enseigne défraîchie annonçait *Le Cygne noir*. Enfin, c'était ce qu'elle supposait, car il manquait quelques lettres et ce qu'on lisait sur l'enseigne, c'était seulement « Le C gne n ir ». L'endroit aurait pu être tout ce qu'il y avait de charmant si l'on évitait de s'attarder sur les fenêtres moisies et la décrépitude ambiante. En fait, se rendit-elle compte en regardant autour d'elle une fois de plus, c'était tout le village qui semblait négligé. Rien à voir avec la bourgade idyllique que sa mère lui avait fait miroiter comme destination de vacances idéale.

De l'autre côté de la rivière, quatre bâtiments séparés les uns des autres longeaient la rive herbeuse et le large chemin. Amber pouvait à peine distinguer les mots peints sur un panneau de signalisation fatigué indiquant qu'il s'agissait de Riverside Lane. Ces quatre bâtisses étaient des boutiques. Construites dans la même jolie pierre colorée, elles avaient toutes des cheminées branlantes et des toits d'ardoises. Cela étant, elles étaient toutes aussi délabrées que le pub, chacune apparemment plus décrépie que la précédente. Des tuiles manquaient sur les toits. Les encadrements de fenêtres paraissaient pourris. Deux des boutiques étaient même complètement barricadées.

Tout au bout de Riverside Lane, presque caché par les grands saules qui bordaient la rivière, se trouvait un

moulin à eau, dont l'énorme roue ne donnait cependant pas l'impression d'avoir tourné depuis de nombreuses années. La bâtisse venait renforcer le sentiment qu'on avait affaire à un village à l'abandon depuis longtemps.

Mais si la nature délabrée des boutiques et des commerces était une surprise, le plus choquant, c'était l'absence d'habitants. Amber cligna des yeux et regarda encore une fois autour d'elle, mais non, il n'y avait personne en vue. Certes, il pleuvait. Et certes, on était lundi matin, mais où étaient passés les villageois ?

Habitée aux rues bondées et chaotiques de New York, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, elle n'entendait que le gazouillis des oiseaux et le glouglou de la rivière confrontée à l'étroitesse des ponts dans les méandres de sa traversée ralentie du village. Ce calme la perturbait. Elle avait l'habitude d'être seule. Dans une grande ville, n'était-ce pas le cas de tout un chacun ? Mais là, c'était plus qu'étrange.

Enfin, elle regarda de l'autre côté de l'étroit pont qui se trouvait devant elle : elle apercevait *Cranbridge Stores*, le premier magasin à l'angle de Riverside Lane, face à la rivière.

Il s'agissait d'un bâtiment indépendant en briques de la même couleur miel que le reste du village. À l'étage supérieur se trouvaient trois fenêtres à guillotine, au-dessus desquelles le toit se rétrécissait pour former une pointe. Au rez-de-chaussée, le magasin principal accueillait ses visiteurs par une grande porte d'entrée en son centre, flanquée de deux immenses vitrines. À l'extérieur, une grande véranda ouverte en bois s'étendait sur toute la largeur de la boutique, recouverte d'un toit bancal dans le même chêne foncé. L'ensemble paraissait miteux et l'en-

seigne défraîchie ne faisait que rajouter à l'aspect négligé de l'endroit.

Amber plissa les yeux et tenta de faire le lien entre la boutique délabrée et sa marraine. La dernière fois qu'elle avait vu Cathy Kennedy, c'était à la fête qu'elle avait donnée pour son vingt et unième anniversaire à Londres. Sa marraine était une femme chaleureuse et séduisante, spécialiste des énormes câlins.

Amber se souvenait très bien du mari de Cathy, le fameux Todd Kennedy, en train de rire avec son père. Todd ne semblait pas prendre les choses au sérieux, comme il se devait pour un homme qui avait été guitariste de rock pendant la majeure partie de sa vie adulte.

Puis il y avait deux fils, Josh et Pete, mais elle n'en conservait aucun souvenir, car cela faisait une dizaine d'années qu'elle ne les avait pas vus.

Tout cela paraissait bien loin désormais. Pourquoi un musicien célèbre à la personnalité flamboyante avait-il fini par s'enterrer avec sa famille dans un village aussi tranquille ?

Consciente que la bruine commençait à faire friser ses longs cheveux blond foncé, Amber fit un pas vers le pont quand elle sentit quelque chose crisser sous ses baskets Converse. Baissant les yeux, elle vit un tapis de glands tombés du chêne à côté d'elle.

C'était déjà l'automne. Un sentiment de retour à l'école après les longues vacances d'été. La nausée l'envahit alors qu'elle jetait un coup d'œil au jean et à la veste en cuir dans lesquels elle avait voyagé. Elle se sentit aussitôt mal fagotée. Incongrue. Une créature solitaire.

Les railleries des harceleurs de l'école revinrent tourner en boucle dans sa tête. « *Oh, mince alors, regardez*

ses chaussures ! Vous avez vu ses boucles d'oreilles ? Ses cheveux sont affreux ! Elle n'a pas d'amis. Elle passe son temps à dessiner toute seule. »

Elle replaçâ machinalement une longue mèche derrière son oreille, puis se demanda si cela ne la mettait pas trop en évidence et la ramena devant son visage. Depuis qu'elle avait quitté l'école, il y avait plus de dix ans, elle s'était persuadée que ses harceleurs n'avaient pas gagné. Après tout, elle avait vécu et travaillé à Londres et à New York dans certaines des boutiques les plus célèbres du monde. Cependant, les brimades incessantes dont elle avait été victime pendant son enfance avaient miné son estime de soi. Elle avait tenté de se répéter que si on l'avait recrutée à New York, c'était bien qu'elle avait sans doute du talent. Mais elle continuait à douter de ses capacités au quotidien.

Lorsqu'elle avait emménagé à Manhattan, elle était enthousiaste au départ. Elle s'imaginait des soirées cocktails type *Sex and The City* et des déambulations sur Park Avenue, un gobelet de café à la main, qui lui vaudraient de retenir l'attention d'un gars bien gaulé en costume hors de prix.

Hélas, la réalité s'était avérée loin de cette vision idyllique. Elle s'était sentie désespérément seule dans la grande ville. Elle avait eu du mal à se faire des amis et chacune de ses tentatives de sortir avec quelqu'un s'était soldée par un véritable désastre. Un type voulait juste l'entendre jurer avec son accent britannique. Un autre avait omis de lui préciser qu'il était fiancé.

Elle s'était donc repliée sur son filet de sécurité en se dévouant corps et âme à son travail et elle avait passé

toutes ses soirées chez elle. C'était mieux ainsi, s'était-elle répété. En restant caché, on ne risquait pas d'être blessé.

Mais elle avait constaté que cela ne faisait qu'empirer les choses. « Si vous vous sentez seul, nous vous recommandons d'adhérer à un club, suggéraient les articles des magazines. Sortez et rencontrez de nouvelles personnes. » Mais le manque d'assurance d'Amber l'en empêchait. Elle avait donc essayé de rester positive au fil des soirées passées dans sa chambre de location, à regarder des séries sur Netflix tout en mangeant du beurre de cacahuète à même le pot.

De temps en temps, fâchée de la monotonie de son existence, elle s'était rendue, pendant ses journées de congé, dans l'un des nombreux musées pour étudier le design, ou avait pris le ferry de Staten Island, bien décidée à vivre le rêve new-yorkais. Mais sa solitude n'était jamais complètement endiguée.

Un bruit sur la rive opposée de la rivière la ramena au présent. Elle aperçut au loin un homme qui sortait tout juste de *Cranbridge Stores*. C'était la première personne qu'elle voyait dans le village. Au moins cela prouvait-il que le magasin était ouvert à cette heure-ci.

Elle était impatiente de revoir Cathy, qui avait été très souffrante au cours des deux dernières années. Elles pourraient au minimum rattraper le temps perdu avant de réserver son vol de transit pour la Nouvelle-Zélande, d'ici quelques jours.

Craignant que sa marraine ne commence à s'inquiéter de son retard, Amber s'engagea sur le pont étroit. Et remarqua, à ce moment-là seulement, que le client du magasin marchait dans sa direction, puisqu'il avait emprunté le même pont. En le dévisageant à mesure qu'il

se rapprochait, elle se rendit compte qu'elle le reconnaissait. Mais il paraissait également d'une humeur massacrante. Avec son blouson de cuir et sa barbe naissante, il dégagéait une aura de menace.

Amber décida rapidement de lui céder le passage, car le pont était à peine assez large pour deux personnes.

Cependant, mal remise du décalage horaire, elle fit un faux pas, coinçant la pointe d'une de ses baskets contre le bord surélevé du pont. Elle tenta de recouvrer l'équilibre, à grand renfort de moulinets qui ne l'empêchèrent pourtant pas de se sentir tomber. Obligée de tendre le bras, elle se cramponna à celui de l'homme, paniquée.

Puis, comme au ralenti, elle l'entraîna dans sa chute, par-dessus le muret du pont, dans la rivière en contrebas.